

Les vies de Boris Schreiber

Le romancier poursuit le cruel inventaire de lui-même

LE TOURNESOL DÉCHIRÉ

de Boris Schreiber,

François Bourin, 314 p., 110 F.

Bien que ses romans bénéficient à leur parution d'une presse éloquente et figurent régulièrement en bonne position sur les listes des prix littéraires de l'automne, Boris Schreiber n'a pas encore rencontré les faveurs d'un large public. Son cas, certes, n'est pas unique, mais cet homme souffre de ce qu'il considère comme une injustice. Cette souffrance a d'ailleurs nourri nombre de ses pages.

En fait, Boris Schreiber est l'unique responsable de ses déboires. Ce surdoué littéraire se comporte comme un garnement. Il n'a cessé de brouiller les pistes, de dérouter ceux qui suivent de près l'évolution de son œuvre. Ainsi après *la Traversée du dimanche*¹, une pure fiction traitée comme une comédie à l'italienne, il effectue un virage à 180 degrés avec *le Lait de la nuit*², un récit autobiographique de facture plutôt classique. Aujourd'hui, alors que l'on retrouve, dans *le Tournesol déchiré*, les personnages de son précédent roman, il éclate la narration en incrustant, les uns dans les autres, les lieux et les époques et, surtout, parle de lui-même à la troisième personne du pluriel.

Au-delà de l'exercice de style, que l'on oublie vite, Boris Schreiber met à nu tous les êtres contradictoires qui l'habitent. Ces « *Borinka sans nombre* », nous les retrouvons à Riga, en Lettonie, où ils nous avaient abandonnés à la fin du *Lait de la nuit*.

Jadis Borinka et sa mère auraient pu être pris pour des siamois. Quelque quarante ans plus tard, pas moins de deux fois par semaine, ils s'affrontent avec une violence inouïe en un duel verbal qui les laisse exsangues. Entre ces deux monstres d'égoïsme qui se ressemblent trop pour se pardonner quoi que ce soit, se glisse parfois l'ombre de Wladimir, le père de Borinka. La vieille dame se raconte avec volupté comme si les mots avaient la vertu d'effacer les années. Elle confond les époques, la Tchéka et la Gestapo, la révolution russe et la seconde guerre mondiale.

Adolescente, son visage était déformé par une mâchoire proéminente dont elle ne sera opérée, à Berlin que bien des années plus tard. La laideur, qu'elle se prêtait, la culpabilisa lorsqu'elle devint la maîtresse, puis la femme, de Wladimir. Elle aurait voulu que sa passion pour son mari fût platonique, l'amour physique ne lui inspirant que du dégoût.

Borinka écoute d'une oreille distraite les histoires de sa mère, perdu dans ses propres souvenirs, les seuls qui comptent à ses yeux. Cette apparence indifférente, la vieille dame n'en a cure, car elle ne connaît que trop les travers de son écrivain de fils. Elle sait que, tôt ou tard, presque malgré lui, il restituera ses confidences dans l'un de ses livres. Mère, russe et juive. Trois bonnes raisons pour qu'elle cherche à maintenir son fils en un esclavage affectif qu'elle voudrait éternel. Ce roman, d'ailleurs, n'est-il pas la preuve qu'elle a réussi dans son entreprise ?

En une ultime provocation, un peu dérisoire, elle entreprend d'écrire en français le récit de sa vie et lui inflige la lecture de ce brochet jusqu'à ce qu'il explose de rage et de douleur. Après un pareil livre, il ne sera plus possible à certains de marmonner « *Schreiber ? Vous avez dit Schreiber ?* » lorsque l'on évoquera devant eux cet écrivain qui, enfant, grimpait dans les arbres afin que nul ne puisse perturber son soliloque.

Pierre Drachline

¹ Luneau-Ascot, 1987

² François Bourin, 1989, Folio, 1991